

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/3 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.3.63586

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

bahnbrechender Beitrag zur aktuellen Diskussion über die deutsche Besatzung in Frankreich.

Peter LIEB, München

Antony BEEVOR, Berlin 1945. Das Ende, aus dem Englischen übertragen von Frank WOLF, München (C. Bertelsmann) 2002, 543 p.

Il existait, et existe encore sans doute, ce qu'on appelait un »public averti« : c'est très exactement cette catégorie de lecteurs que vise l'ouvrage d'Antony Beevor.

Qu'on ne s'attende pas, par conséquent, à trouver une étude d'histoire militaire *stricto sensu* devant faire référence mais un récit vivant, clair, bien structuré, fondé sur une documentation très large. L'auteur n'avait pas pour ambition de présenter des documents inédits – surtout du côté ex-soviétique – mais leur choix était judicieux et leur agencement dans le texte leur confère un intérêt renouvelé, et rehausse la vivacité du récit. Car c'est bien d'un récit qu'il s'agit, exercice difficile en l'occurrence car l'histoire se précipite et dès l'offensive du 12 janvier 1945 lancée par Konyev en direction de la Vistule, jusqu'à la fin avril, on voit se dérouler l'écroulement du III<sup>e</sup> Reich. Tout ceci est bien connu (il est bien entendu qu'on ne saurait se référer à l'ouvrage soviétique monumental sur la Grande Guerre patriotique paru au début des années 1960) cependant, Antony Beevor a le mérite de faire ressortir avec un talent indéniable les lacunes de la stratégie soviétique et les insuffisances tactiques de son application sur le terrain. Dans cette course de vitesse imposée par Staline, qui constatait avec inquiétude l'avance alliée et craignait de voir les Américains devancer ses troupes à Berlin, l'énorme potentiel en hommes et en matériel soviétique a été médiocrement exploité, et le matériel humain guère épargné. L'exemple le plus caractéristique et qui sert de référence en la matière est celui des Hauteurs de Seelow qui, de fait, représentaient un verrou incontournable sur la direction de Berlin et devaient retarder au maximum le début de l'offensive soviétique, lancée le 16 avril 1945, sur la capitale du Reich. Les seuls bilans des pertes subies par les Russes sont d'origine soviétique et sont estimées à 30 000 hommes (du 16 au 19 avril) ce qui est sans doute trop bas. Shukov, dans ses Mémoires, est bien obligé d'admettre que le haut commandement soviétique avait mal perçu les caractéristiques de ces Hauteurs, et la profondeur des lignes de résistance allemandes le long de l'Oder, sous-entendu que la résistance opposée par la IX<sup>e</sup> Armée du général Busse avait complètement bouleversé la planification soviétique.

Mais l'auteur sait faire passer ses lecteurs des plus hautes sphères occupées par les leaders politiques alliés aux grands états-majors allemands et à la *Reichskanzlei* jusqu'au simple combattant, quel-que soit son uniforme. Certes, le spécialiste ne trouvera rien d'inédit ou de grandes révélations, mais tout en affichant une certaine prudence et, parfois, n'hésitant pas à employer le conditionnel, Antony Beevor réussit à présenter un tableau réaliste de la guerre, vue et vécue »d'en bas«. On en retiendra surtout comment l'aura qui entourait l'Armée rouge depuis Stalingrad s'est brutalement ternie et il est désormais superflu de revenir sur le comportement bestial d'une partie des troupes soviétiques. On note en passant l'indiscipline qui pouvait régner et l'incapacité des officiers à rétablir la discipline, si tant est qu'ils l'aient voulu. Mais qui, à l'époque et même plusieurs années plus tard, aurait pu croire les témoignages rapportés par des prisonniers de guerre français et même des déportées victimes de ces brutalités? Il s'agissait de bien autre chose que du vol d'une montre. On ne doit pas perdre de vue que ce livre était destiné à des lecteurs de langue anglaise sans doute connaissant mal, ou pas du tout, l'état d'esprit qui animait les Soviétiques, ne pensant qu'à se venger de ce que les Allemands leur ont infligé, et cela, pour un bon nombre d'entre eux, avant de se faire tuer au prochain tas de ruines. Et puis, prise dans tous ces combats, la population civile qui fuyait devant l'avance des armées soviétiques, cherchant à franchir l'Oder dans l'espoir de se réfugier à l'Ouest, subissait des pertes considérables qu'on n'a jamais pu chiffrer avec exactitude.

Le talent de narrateur d'Antony Beevor apparaît pleinement dans les ultimes chapitres de son livre décrivant l'atmosphère de *Götterdämmerung* qui régnait dans l'entourage de Hitler au cours des jours qui précédèrent son suicide. Il en est de même de la description des tout derniers combats autour de la *Reichskanzlei* où se distinguèrent notamment des rescapés de la division Charlemagne, dont quelques uns étaient décorés de la *Ritterkreuz* épaulés par des SS de la Nordland: mieux valait pour eux être tués au combat que d'être capturés.

Ce livre (dans sa version originelle anglaise) sera-t-il un jour traduit en français? Il le mérite et il faut aussi mentionner les photographies, dont quelques unes, inédites, qui soutiennent judicieusement le texte. Mais, comme trop souvent, l'absence de bonnes cartes d'opérations est à regretter car celles qui figurent en annexe sont trop succinctes, ou auraient pu être placées dans le texte. Dans cet ordre d'idée, le manque d'uniformisation de la numérotation des unités peut gêner la lecture mais peut-être s'agit-il là d'un problème qui ne relève pas de l'auteur. De même, la »*Großdeutschland*« n'était pas un *Garderegiment* à l'origine mais le *Wachregiment* de Berlin... Mais il ne s'agit là que de détails qui ne peuvent nullement gâcher le plaisir que procure la lecture de cet ouvrage. À sa façon, Antony Beevor apporte aussi sa contribution au devoir de mémoire.

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Günther HAASE, Die Kunstsammlung des Reichsmarschalls Göring. Eine Dokumentation. Mit 40 Fotos und Faksimiles sowie einem Dokumentenanhang, Berlin (edition q) 2000, 311 S. – DERS., Die Kunstsammlung Adolf Hitlers. Eine Dokumentation. Mit 31 Fotos und Faksimiles sowie einem Dokumentenanhang, Berlin (edition q) 2002, 307 S.

Bei dem Raub von Kunstwerken während des Zweiten Weltkrieges waren Adolf Hitler und Hermann Göring die beiden herausragenden Täter. Der deutsche Diktator und sein Stellvertreter bauten in dieser Zeit ihre eigenen Sammlungen auf und griffen dazu auf die Zwangsmittel des nationalsozialistischen Staates zurück. Der riesige Umfang der von Hitler und Göring gesammelten Kunstwerke rechtfertigt es, durch eigenständige Monographien beschrieben zu werden. So hat der Hamburger Rechtsanwalt Günther Haase kürzlich in zwei eigenständigen Büchern Darstellungen der beiden Sammler vorgelegt. In beiden Büchern geht Haase systematisch vor und stellt zunächst die Persönlichkeiten der beiden Politiker und deren Verhältnis zur Kunst dar. Anschließend beschreibt er die zivilen Mittelsmänner und staatlichen Organisationen, die Hitler und Göring beim Aufbau ihrer Sammlungen mit Ankäufen und Beschlagnahmungen halfen. Daran schließen sich in beiden Büchern Kapitel, in denen Haase auf den Erwerb von besonders bekannten Kunstwerken, wie beispielsweise eines gefälschten Vermeer-Gemäldes durch Göring, oder der kompletten französischen Sammlung Schloß durch Hitler eingeht. Haase hält sich aber nicht nur bei solchen Details auf, sondern beschreibt auch, wie die amerikanischen Truppen beide Kunstsammlungen eroberten und geraubte Kunstwerke zurückgaben.

Im Vergleich beider Darstellungen beschreibt Haase deutlich die Unterschiede zwischen den beiden Sammlern: Während es Hitlers Ziel war, die gesammelten Bilder in einem öffentlichem Museum in Linz an der Donau auszustellen, trug Göring Werke nur zu seinem persönlichen Genuß zusammen. Der deutsche Diktator konnte zudem auf zahlreiche Institutionen des »Dritten Reiches« zurückgreifen, um seine Sammlung aufzubauen. Reichsmarschall Göring konnte dagegen nur die Luftwaffe und den »Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg« (ERR) einspannen. Ebenso war sein Kunstgeschmack gegenüber dem Hitlers sehr verschieden. Denn er brachte in seine Sammlung auch Impressionisten wie van Gogh und Cézanne, die im NS-System eigentlich als »entartete Kunst« galten. Zudem stand Hitler mehr Geld zur Verfügung, um Bilder mit legalen Verfahren zu kaufen. Geringere finanzielle Mittel veranlaßten dagegen Göring, selber mit Bildern zu handeln. So verkaufte